



Basilic

GAZETTE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER

SOMMAIRE

Éditorial par Alain Freixe 1

Entretien : Alain Freixe et Saïd Sayagh 2

Notes de lecture sur les nouveaux livres parus :

Des heures froides de Marcel Migozzi
par Françoise Oriot 3

Sur les pas de mon père de Marie-Louise Audiberti
par Yves Ughes 4

Le pays que je te ferai voir de Michel Séonnet
par Marie Jo Freixe 5

Chronique *De la toile et quoi d'autre :*

L'épervier incassable site animé par Serge Bonnery
par Yves Ughes 6

Agenda des amis 7

Journal intermittent de Raphaël Monticelli 7

Les visuels qui ponctuent ce *Basilic*
sont des photographies de **Frédéric Lefeuve**.



Basilic

GAZETTE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER

Avec l'automne reviennent les colchiques et les brouillards. Quand tout tend à s'effacer, reste à baisser les yeux sur le chemin pour continuer encore, histoire d'en revenir à l'essentiel : *ce qui rend inacceptable le monde tel qu'il va et interdit de se résigner à la force aveugle des choses*, selon les mots de Daniel Bensaïd que j'avais notés suite à ma lecture de son livre de 2004, *Une lente impatience*.



L'engrenage des choses humaines n'est point fatal comme celui de l'univers, il est modifiable à toute minute.

Louis-Auguste Blanqui

La voilà la bonne nouvelle ! Tout se joue au présent. Il n'y a pas de machinisme historique, le temps n'est pas cette continuité morne et morte, homogénéité et

viduité, temps spatialisé des horloges qui au bout du compte est ce *temps fort, factice, arbitraire, trop bien fait, une pure ligne pure, parfaitement continue, parfaitement homogène...*, le temps de la marche des intérêts rapportés par un capital, le temps des traites et des effets de commerce dont parlait dans *Clio*, Charles Péguy.

Tout est de l'ordre de l'événement ajoutait-il.

Tout, la littérature, la poésie, l'art en général. Tout, la culture. La vie. De l'ordre de la surprise, du court-circuit, de l'éclair.

Ne laissons vieillir ni le cœur, ni la volonté ! Et contre les mauvais vents, ce sont les épaules qu'il nous faut remonter. Les mauvais vents sont ceux qui soufflent du côté mort des institutions : la Direction Régionale des Affaires Culturelles (DRAC) avant-hier ; le Conseil Régional PACA, hier ; le Conseil Général des Alpes-Maritimes aujourd'hui qui sans aucune explication ni possibilité de discussion – tous sont inscrits aux abonnés absents ! – ont cessé toute aide, cette aide que bon an mal an, ils nous apportaient depuis des années. Certes, ces aides ne sont ni des rentes, ni des dus. Il s'agit juste de considérer les bords sur lesquels nous nous tenons, ce sont des seuils qui pour être parfois peu visibles sont pourtant essentiels.

Le triomphe des démagogues est passager, mais les ruines sont éternelles.

Charles Péguy

C'est cela que nous n'arrivons pas à faire entendre à nos politiques en place, c'est pourtant cela que mettait en avant Michel Butor, le président d'honneur de notre association, dans une de ses leçons sur *L'utilité poétique* données à la Villa Gilet à Lyon en 1994 : "il faut faire comprendre que les urgences ne sont pas toujours là où on les croit, qu'elles sont dans le domaine des lettres et des langues, et que tout le reste passe par là. Qu'une des tâches est d'améliorer la connaissance de la poésie qui existe déjà afin de faciliter le développement de la poésie ultérieure". Ce sont là les objectifs de notre association – ses actions en faveur de la connaissance de la littérature et de la poésie qui s'écrit aujourd'hui, comme de la lecture publique, en témoignant – leur défense passe par la défense et le rayonnement des éditions L'Amourier solidement implantées dans notre département, à Coaraze. C'est tout cela que nous continuerons à promouvoir en nous attachant à toujours plus prendre soin de la langue, la menacée, et de sa mise en œuvre : prose et/ou poésie. Défendre la langue. Et le sens. Le sens ? Non ce qui ferme, explique et sert finalement à domestiquer le monde mais ce qui vient déranger et troubler. Défendre des œuvres qui nous tiennent en haleine. L'œil ouvert.

C'est dans le dos qu'on nous pousse. Depuis juin dernier, vous avez pu voir que notre *Basilic* a changé. Il continue sa mue. Il change, va changer et changera encore – retenons que l'animal fabuleux est toutefois capable de reprendre sa forme antérieure ! Cette version papier que d'aucuns regrettent. Pour l'heure, c'est le bond du *Basilic* au plein air de la toile avec ce sens du virtuel, des peut-être qui s'opposent à toutes les mécaniques des faits accomplis.

De mon mélézin, depuis les épis roses de mes épilobes, les cimiez des chardons, en cette rentrée sur laquelle s'amassent bien des nuées, je voudrais vous saluer de ces mots de Henry David Thoreau dans *Walden ou la vie dans les bois* :

Avoir action sur la qualité du jour, voilà le plus élevé des arts.

Alain Freixe, Président de l'Association des Amis de l'Amourier

ENTRETIEN

Alain Freixe
avec
Saïd Sayagh



*La parole est ce vent qui a été de l'eau
et redevient eau après avoir jeté son masque*

Rûmi, *Odes mystiques*

Agrégé d'arabe, Saïd Sayagh, enseignant en poste à Montpellier, poète, calligraphe, romancier – *Et à l'eau tu retourneras* publié l'an passé aux éditions L'Amourier est son deuxième roman. Il avait publié *L'autre juive* en 2009 aux éditions Ibis presse – traducteur de l'arabe: Mahmoud Darwish, Salah Al Hamdani...

Si l'écrit permet une distance salvatrice, Saïd Sayagh est pris entre le français, le berbère, l'arabe classique et l'hébreu. C'est dire son attention aux mots, ceux "pernicieux qui pénètrent les âmes par la peau" comme ceux qui "(ouvrent) le ciel dans la tête". C'est dire si phraser juste lui importe.

Et à l'eau tu retourneras est le roman d'un adieu. Mais on ne quitte pas ce que l'on aime, un pays et les gens qui l'habitent – les proches et tous les autres – sans y faire retour – "ce qui vient de l'eau revient à l'eau" dit la mère du narrateur associée à "la maison et à l'amour" – sans leur rendre justice, vie et dignité, au risque de les perdre dans le papier. Ce danger, Saïd Sayagh sait l'éviter tant son écriture semble toujours chercher la justesse de ce qui chemine dans la chair, ce magma de sensations, perceptions, souvenirs et pensées. Comme si quelque chose devant appelait et qu'écrire – "comme si je marchais sur l'eau du lac" – travaillait à déchiffrer cet appel dont aucun son ne nous parvient, torrent au loin pris dans la pente dont on voit les eaux, ce filet muet contre les roches.

*Écriture rends-nous le monde avant que
l'oubli n'enfouisse nos songes*

Jean Ristat, *Tombeau de Monsieur Aragon*

Alain Freixe:

Et à l'eau tu retourneras est le roman d'un nom. Un nom faux, un nom imposé par les autorités, ceux de la loi écrite, ceux "des conquérants venus de l'est" mais qui suffit à faire lever l'autre, celui de Mahmma qui va dominer le roman. Me permettez-vous d'utiliser – tarte un peu à la crème aujourd'hui – la question rendue célèbre par Alain Badiou: de quoi Mahmma est-elle le nom ?

Saïd Sayagh:

Elle est le nom de toutes les femmes piétinées quotidiennement dans leur chair et dans leur esprit par une pensée inhumaine qui leur lie les pieds et les poings. Elle est le nom des mères par qui la vie vient et se perpétue. Elle est le nom de celles à qui la culture des conquérants impose des noms conformes à la loi des vainqueurs. Aujourd'hui encore les services d'état civil des pays d'Afrique du Nord, dont l'Égypte, refusent les prénoms berbères qui n'ont pas une consonance arabe et un lien avec l'Islam. Mahmma est le nom qui refuse le déni.

Alain Freixe:

Par le personnage de Mahmma passe toute l'entreprise de déculturation des peuples de l'Atlas. Vous utilisez des mots très durs pour qualifier les "nouveaux maîtres à penser", vous voyez en eux "les prédicateurs de la malveillance absolue"...

Saïd Sayagh:

Oui, c'est une véritable entreprise de destruction violente. Toutes les institutions participent du même plan, depuis la Constitution qui décrète que le pays est arabe et musulman jusqu'au système éducatif, traditionnel dans les écoles coraniques ou moderne, laissé par le Protectorat, et n'ont eu de cesse de saper les racines culturelles berbères. Mais les stucs, floralies, bois polychromes, et autres arabesques ne sont que des trompe-l'œil pour les touristes avides de dépaysement.

Alain Freixe:

Cette figure de femme, c'est l'écriture qui va l'incarner. Si au détour d'une page nous apprenons que son vrai nom est "Titrit, l'étoile", Mahmma est avant tout pour le narrateur "fille des sources de l'eau", nouvelle ève – ce beau mot d'ancien français venu de l'aqua latine – la vie même... L'écriture sera son eau. C'est là le lieu de son retour. Certes, les tombeaux littéraires étaient écrits en vers, mais n'est-ce pas une forme de tombeau que vous avez voulu écrire, une oraison où se trouverait "sauvée" Mahmma et avec les femmes de l'Atlas, un pays, sa langue et sa vision du monde ?

Saïd Sayagh:

Oui Mahmma est Ève, Hava biblique de la même racine que Hayim, la vie au pluriel, elle est Ymmat n Ddunit, la mère du monde. Ce qu'on appelle aujourd'hui la main de Fatma était la main de Vénus dessinée sur les maisons des parturientes pour les protéger, elles et le nouveau-né. Les anciens pensaient que l'inscription sur la pierre assure la pérennité, alors que c'est l'eau matricielle qui est le siège de l'éternité. Le roman ne se veut pas descente dans des abysses chtoniens, mais plongée résurrectionnelle. Le liquide de l'écrit est une encre salvatrice pour le narrateur.

[Cliquez pour lire la suite de l'entretien](#)
[Cliquez pour lire des extraits du livre](#)



Des heures froides

Marcel Migozzi

collection Fonds Poésie,
éd. L'Amourier

Comment parler de la mort, ce rendez-vous inéluctable qui remet tous les humains au même rang ? Les psychologues affirment, de façon itérative, qu'on la cache trop, qu'on l'évacue de nos existences... La poésie – celle qui se veut création humaine et non décor de petites fleurs et de gentils oiseaux – ne peut ignorer notre angoisse la plus profonde.

C'est un si vaste sujet qu'on y distingue plusieurs motifs : l'instant lui-même – ce passage douloureux ou rapide –, mais aussi l'agonie, la déchéance qui précède (grande vieillesse ou longue maladie), les rémissions, l'espoir, l'accompagnement du mourant, la douleur de ceux qui restent, lors de l'enterrement ou après...

Dans son dernier opus *Des heures froides*, Marcel Migozzi nous offre de l'accompagner – comme nous souhaiterons l'être à notre tour – dans les séparations successives qu'il a dû affronter ces derniers temps, selon quelques-uns de ces motifs. En particulier, celui de la perte : la première section s'intitule *Le Perdu*, et chacun des poèmes qui la composent s'achève sur ce mot "perdu" – ce qui n'est pas sans évoquer l'ostinato du poème d'Edgar Allan Poe "Jamais plus !"

Le recueil réunit quatre parties, chacune ayant son propre rythme d'écriture, de respiration : des poèmes formés de quatre distiques – secs, implacables – ou ceux, plus longs, de la dernière section. Puis un *Après-lire* lumineux et fraternel où Jean-Claude Villain insiste sur la lucidité assumée du poète : *En cela les mots ne sont pas masques des choses mais les outils les plus affûtés pour parvenir à la plus exacte révélation.*

En effet, Marcel Migozzi n'essentialise jamais la mort. Son livre évoque des morts particulières, la fin de vivants qu'il a aimés. Le poème, sans pathos inutile mais sans litote non plus, écrit les sensations immédiates, les images aigües qui, comme un dessin à la pointe fine, font sens pour tout un chacun : *Dans la chambre numérotée / Le miroir seul, de plus en plus. / Le visage se dénonce / À lui-même suspect.*

On ne sort pas consolé d'un tel livre – qui pourrait consoler de la mort ? – mais davantage conscient de notre humanité, du charme étrange de cette espèce qui, tout en n'ignorant rien de sa disparition, choisit de se vouer dans l'art, la poésie en particulier, à en approfondir toutes les voies. Quand ce sera à nous, grâce à la poésie de Marcel Migozzi, nous aurons des mots pour dire ce *coin pour l'Etrangère / Qui attend pour le nulle part*. Des mots... le seul moyen de contenir l'épouvante, d'empêcher l'effondrement total.

Françoise Oriot

Des heures froides, 12,00 €

[Cliquez pour lire des extraits et commander ce livre](#)





Sur les pas de mon père

Marie-Louise Audiberti

collection Thoth, éd. L'Amourier

Montaigne déjà l'affirmait : *Je ne peins pas l'être, je peins le passage.* De fait, jamais l'essence d'un homme ne peut être intégralement saisie ou formulée, à plus forte raison s'il opte pour une démarche de créateur.

Marie-Louise Audiberti ouvre son livre *Sur les pas de mon père* par des lignes qui balisent sa démarche. Une interrogation : *Où va notre père quand il n'est pas là ?* Répond à la question une affirmation qui s'articule autour du mot *seulement* ; tout s'installe dans ce balancement : *Loin de moi l'idée de le suivre dans toutes ses pérégrinations. Je voudrais seulement l'évoquer à travers quelques lieux essentiels qui balisent son parcours et touchent le cœur même de l'œuvre et sa genèse.*

La suite dès lors se parcourt comme un roman. Le personnage prend place : *Il est à la fois tyrannique, douloureux, drôle. Mon père est un homme bouillonnant, truculent.* Ligne après ligne un être à la fois hors normes et profondément humain nous est dévoilé.

Les pages qui développent ce portrait et l'établissent sous nos yeux comme une force vivante sont marquées par un délicat mélange de proximité et de pudeur. Jacques Audiberti prend forme et vie dans son quotidien et déjà perce sa tension physique de créateur plastique et sa volonté d'écriture : *il marche les rues, il marche les mots.* Dans cette relation charnelle avec le monde s'installe la présence vivante, organique de la ville.

Et tout d'abord *Antibes, métaphore ou métonymie, (elle) contient toutes les autres villes. C'est le creuset vital, la matrice abondante.*

Se met ainsi en place une typographie de la formation et de l'écriture. Tout y devient à la fois symbole et réalité concrète, viscérale. Les remparts protègent, mais sont modifiés, on circule de la protection à l'ouverture. La mer Méditerranée vient battre de ses vagues, rumeurs, odeurs, les rocs qui se trouvent en contrebas. La ville est un lieu d'histoire et voici Vauban, la ville est aussi un lieu de la langue : *Des mots de l'idiome local, on en retrouvera sans doute dans l'écriture d'Audiberti, mais il s'agit surtout d'une essence, d'un rythme, d'un suc.*

Avec pour tout viatique cette relation à la ville, totémique et fondatrice, Jacques Audiberti se retrouve à Paris ; le poète ne pourra jamais contenir son désir de marcher, de mâcher la capitale : *Tout comme à Antibes, il n'aura de cesse d'arpenter la ville, de la pénétrer voire de la sexualiser jusqu'à*

ce qu'elle devienne partie prenante de son corps, de ses pulsions. Un peu comme si à Paris il s'enfantait une seconde fois.

On l'aura saisi : la matrice du Sud envahit tout l'espace et en fait un creuset. Des poèmes et des textes bouillonnants vont naître, dans l'ardeur et le déferlement. Marie-Louise Audiberti sait prendre la juste distance pour évoquer le père et l'homme, le créateur dans ses déambulations citadines, celles qui vont engendrer l'explosion verbale, comme une *Pluie sur les boulevards :*

Sous les noyés arceaux de l'ample indifférence

Tes nymphes m'ôteront le rameau de la transe.

Ainsi va le poète, d'ici vers l'ailleurs. Et ce livre nous invite, nous incite à le suivre. Dans son perpétuel remuement.

Yves Ughes

Sur les pas de mon père, 15,00 €

[Cliquez pour lire des extraits et commander ce livre](#)

[Cliquez pour écouter un extrait lu par Françoise Oriot](#)

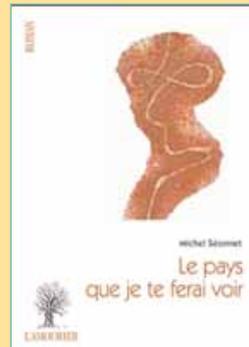




Le pays que je te ferai voir

Michel Séonnet

collection Fonds Prases,
éd. L'Amourier



Michel Seonnet écrit depuis vingt ans une œuvre qui aborde les thèmes de la guerre, du père, de la Méditerranée, accueillie par Gallimard, Verdier et d'autres maisons dont L'Amourier qui nous donne à lire cette année un quatrième livre de lui : *Le Pays que je te ferai voir*.

Il y a dans ce titre invitation au voyage. Invitation à laquelle Louise a répondu ou aurait répondu entre fantasmes et réalité. Voici donc une fille qui se lance sur les traces d'un père qu'elle n'a pas connu, après une enfance et une jeunesse régentée par le futur " quand ton père sera revenu... "

Cinquante ans après la disparition en Indochine de ce père, Louise tente de reconstituer un passé, celui d'un adjudant de la coloniale tombé aux mains du Vietminh avec la section de goumiers – cette jeunesse tirée de villages perdus du Maroc pour faire une guerre qui n'était pas la leur – qu'il commandait ; le sous-officier serait mort lors d'une tentative d'évasion. C'est là la version officielle mais Louise ne s'en satisfait pas. Devant un monument aux morts, ou compulsant les archives militaires ou bien encore scrutant une lettre à demi-effacée ou s'interrogeant devant une photo, elle ne sait ce qu'il en fut vraiment de l'absent. Les témoignages d'anciens compagnons d'armes qu'elle va rechercher de l'autre côté de la Méditerranée ne l'éclaireront pas davantage.

À travers les récits des survivants, quasi fantômes, qui fouillent aussi

dans leur mémoire et dans la mémoire collective, ce sont des pages tragiques, voire honteuses, de notre histoire que Michel Séonnet nous donne à lire.

La démarche de l'écrivain est de nous faire voir un pays qui est celui de la rencontre, du partage avec Ali l'ancien goumier ou avec le père Adolphe qui exerce son sacerdoce auprès des migrants échoués aux portes de l'Occident, ou à la suite de la petite Zoulal – son double peut-être? – qui réclame un père vraisemblablement englouti dans la mer, victime des promesses fallacieuses d'un passeur.

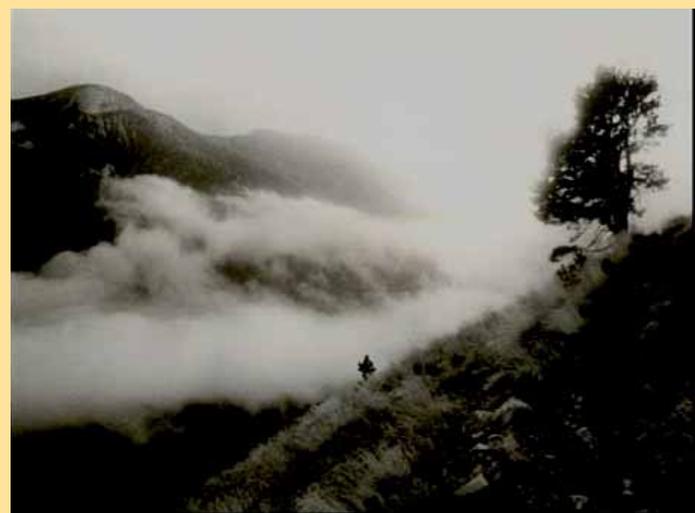
Peu à peu la recherche du passé perd de son urgence, le présent s'impose et ce sont d'autres situations douloureuses de perte, de disparition qui apparaissent. Le texte se fait alors politique dénonçant par la voix d'Ali : *Passeurs, recruteurs, tous les mêmes... ceux qui sont venus nous chercher pour l'Indochine, ceux qui sont venus nous chercher pour les usines, et ceux qui viennent maintenant chercher nos fils à prix d'or pour des rêves inaccessibles.*

Louise a donc fait le voyage! Son voyage se termine en dansant une danse qui est celle de la vie, d'une jeune vie qu'elle tient dans ses bras et de la sienne propre comme une renaissance. Pour le lecteur, quel pays au terme de ce voyage qu'est une lecture? La mienne, savourant une écriture lumineuse, fut jalonnée de découvertes, de surprises, d'émotions, de celles que l'on souhaite partager à l'entour.

Marie Jo Freixe

*Le pays
que je te ferai voir,*
15,00 €

[Cliquez pour
lire des extraits
et
commander
ce livre](#)



DE LA TOILE ET QUOI D'AUTRE

De la toile et des mots, Un maillage possible

Depuis le Basilic n° 10, cette rubrique est consacrée aux sites amis, ceux qui animent sur la toile une défense de la poésie, de la littérature ou des arts plastiques. Dans ce numéro nous vous proposons un détour par :

L'épervier incassable

<https://sergebonnery.wordpress.com>

L'épervier, il faut le dire, est un oiseau singulier, déroutant. Et c'est heureux car, à l'observer, on se délecte. Il sait alterner vols rapides et longs glissés.

En choisissant cette figure emblématique pour nommer son site, Serge Bonnery nous projette ainsi dans l'espace, les espaces qui se multiplient, et comme pour accentuer l'étonnement, il ajoute un adjectif troublant. Nous voici donc en haut de la plus haute branche, dans le domaine de *L'Épervier incassable*.

L'animateur du blog/site voit les papiers de ses différents projets s'étaler sur son bureau, et "ces écritures se mélanger parfois, non se fondre ni se confondre, mais plutôt se lier, s'attacher entre elles par ces signes, se nouer." Et cela ne lui déplaît pas, au point qu'il y trouve un principe à cultiver sur la toile. La trame sera exploitée en trois branches : différence, proximité, chemin. Avec le désir constant de mettre en contact des textes, puis de les placer à portée de main, c'est-à-dire à portée de clic. Car la lecture et la découverte passent désormais par les balancements, hésitations, fulgurances de cette légère pression par laquelle les lignes se livrent, se cliquent.

Il suffit d'entrer sur le blog/site et l'on s'offre un vol fluide. Inutile d'égrener ici les rubriques, vous avez un " sommaire et mode d'emploi "

qui vous guide d'un coup d'aile. Le regard perçant y trouve son compte. On y passe d'un dialogue entre les textes à la dissémination. Là, on se constitue et l'on se démultiplie. En mettant son travail en écho avec les auteurs fondateurs, Serge Bonnery traverse le temps, comme il arpente les voies et les routes qu'il croise.

Au détour d'une page : Emmanuelle Béart. Elle? ici? Voici Proust saisi au pied de la lettre. Elle est Gilberte dans le film de Ruiz *Le Temps retrouvé*. Par ce qu'elle suscite de sensualité dans l'utilisation des noms, des prénoms surtout, Gilberte nous conduit au cœur d'un acte de création littéraire. Une voie inattendue dans l'approche du temps, perdu et retrouvé, une voie à la fois claire et prolifique.

On peut alors dériver vers Claude Simon, puis vers des " Fragmes ".



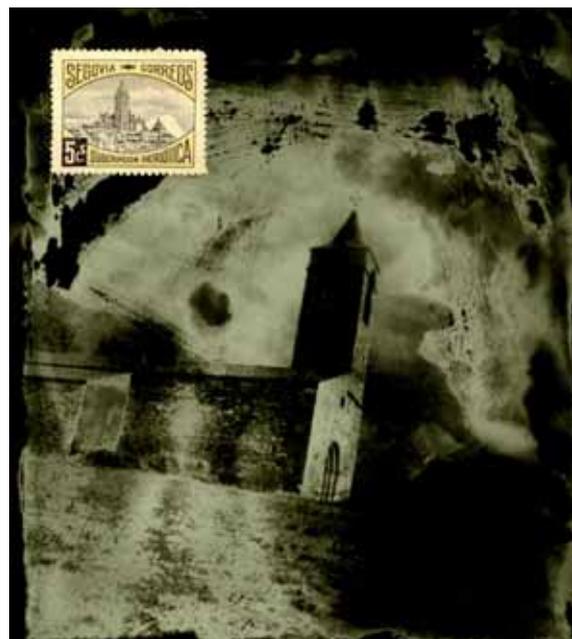
La surabondance traverse toutes les strates. Cet espace est en fusion, comme il est une fusion littéraire. Tout y est en train de se faire. Y

compris le lieu visité : *On construit un blog/site en même temps qu'on l'écrit.*

D'aucuns utilisent la toile comme une surface d'exposition, les textes passent du papier à l'écran. Serge Bonnery procède autrement, les ressources propres à internet sont utilisées non pour illustrer la littérature mais pour la saisir dans son dynamisme, dans son émergence, au cœur des réseaux dans lesquels elle se constitue. D'où le risque : on peut y prendre un plaisir intense et ne pas voir le temps passer. On y revient aussi.

Au cœur des découvertes, un noyau organisateur s'installe, comme un repère, une phrase de René Nelli : *Nous ne coïncidons pas avec notre pensée consciente : nous existons ailleurs qu'en nous.*

Confirmation : en littérature, même les repères sont établis pour nous



perdre. Voici comment *L'Accipiter* nous conduit dans le jardin des délices.

Yves Ughes

Présence des éditions L'Amourier

■ **Vence - Lire à Vence**

Rencontres littéraires et salon du livre
Marie-Louise Audiberti, *auteur invitée*
samedi 27 et dimanche 28 septembre 2014

Mouans-Sartoux - Festival du livre

Alain Freixe, Saïd Sayagh, Michel Séonnet, Yves Ughes...
ven. 3, sam. 4, dim. 5 septembre 2014

Paris - Salon de L'Autre livre

Espace des Blancs-Manteaux (6^e arr.)
Marie-Louise Audiberti, Cyrille Latour,
Jean Mailland, Michel Séonnet, Yves Ughes...
ven. 14, sam. 15, dim. 16 novembre 2014

LECTURES

Antibes - Librairie Masséna

Rencontre avec Marie-Louise Audiberti
vendredi 26 septembre 2014 à 16h

Nice - BMVR

Lecture et rencontre avec Saïd Sayagh
vendredi 3 octobre 2014 à 17h

Carcassonne - Centre Joë Bousquet

Dans le cadre de l'exposition Max Ernst
lecture de Georges Ribemont-Dessaignes
par Yves Ughes
samedi 18 octobre 2014

Nice - BMVR en collaboration avec Podio

Conférence sur Jacques Audiberti
par Yves Ughes
vendredi 24 octobre 2014 à 17h

Grasse - Centre Harjès avec Podio

Lecture par Jean-Marie Barnaud
de son livre *Le don furtif* (éd. Cheyne)
vendredi 24 octobre 2014 à 20h30

Lyon - ENS

Lecture et rencontre avec
Jean-Luc Bayard et Bernard Noël
mercredi 5 novembre 2014 à 18h30

Toulon - Librairie Le Carré des mots

Lecture et rencontre avec
Alain Freixe et Raphaël Monticelli
mercredi 19 novembre 2014

Lyon - Rencontre et conférence avec

Joël Clerget et Alain Freixe
- Librairie L'Étourdi de St Paul (*signature*)
jeudi 20 novembre 2014

- Agora Tête d'or, (*conférence sur le thème: Psychanalyse et poésie: l'image et le nom, le regard*)

vendredi 21 novembre 2014 à 20h

Le Basilic

gazette de L'Association des Amis de L'Amourier
5, rue de Foresta - 06300 - Nice
est publié par l'AAA dont l'action est soutenue par la
Ville de Nice.

Comité de rédaction

Alain Freixe, Marie Jo Freixe, Bernadette Griot, Martin Miguel, Raphaël Monticelli, Françoise Oriot, Benjamin Taieb et Yves Ughes. Maquette: Bernadette Griot

Photographies: Frédéric Lefeuve

L'Amourier éditions, 223 route du Col St Roch
06390 - COARAZE Tél: 04 93 79 32 85
www.amourier.com *l'amour des livres*

de Raphaël Monticelli

Voici bientôt quarante ans, Pier Paolo Paolini était assassiné... Saura-t-on jamais qui a tué le cathocommuniste haï. Toujours aussi perturbant, Pasolini. Toujours aussi troublant. Toujours aussi forte et nécessaire sa colère. La Rabbia! La Rabbia de Pasolini...

*

À la fin du *Decameron*, le peintre, joué par Pasolini, se demande: "Perche realizzare un opera quand'è così bello sognarla soltanto?"

"Pourquoi réaliser une œuvre, quand il est si beau de seulement la rêver?" Paradoxal Pasolini, dont l'œuvre prolonge le rêve, le pérennise, nous le fait partager.

*

Sur des papiers, elle peint. "Aquarelles?" – "Encres, dit-elle. Et pastels aquarellés. Un rien d'acrylique, parfois." – "Pas de toile?" – "J'aime le papier, ses réactions, son amour de l'eau." – "Et les couleurs?" – "Comme elles viennent." – "Comme elles chantent?" – "Oui, oui, comme elles chantent". Carmen Boccù, et son bonheur de peindre.

*

Les couleurs glissent les unes vers les autres, respirent, s'aspirent; une forme parfois semble les contenir. Cordons de soie. Gazes grises. Velours verts... et... "*je vois la digitale s'ouvrir sur un tapis de filigranes d'argent, d'yeux et de chevelures.*" Carmen: la jubilation des couleurs.

*

Je sais pourquoi les papiers colorés de Carmen Boccù ont appelé à ma mémoire le *Cantique du printemps* de Lubicz Milosz et le

Magnificat: plaisir de peindre, jubilation des couleurs, chaque papier comme une action de grâce. Tu as fait pour nous des merveilles...

*

Je sais aussi pourquoi, en regardant les papiers de Carmen Boccù, me sont revenus ces vers d'une ode de Keats. Oui... les couleurs comme un jus; les raisins, les fruits de la joie qu'une langue énergique fait éclater sur nos palais délicats... mais quelle mélancolie nous font-ils aussi goûter? Cela, Keats, je ne le sais pas encore...

*

Me reviennent les œuvres de Sabrina d'Agliano. Ces formes qui naissent du martelage du métal dans l'art du mokume-gane... Je me disais: "voici qu'elle retrouve les reflets de Venise, dans le métal martelé"... Or c'était l'inverse: elle a retrouvé à Venise les formes qui naissent du martèlement... C'est tout l'inverse. C'est important? C'est important.

*

Il est debout: on dirait immobile. Voix amplifiée, parfois rythmée de sons ou de phrases. Il dit, d'un ton neutre, comme voix mécanique qui n'aurait pas besoin de reprendre son souffle. Il dit, d'une traite, les mots, phrases, segments, chiffres que chacun porte sur soi: carte d'identité, carte bancaire, cartes de fidélité, tickets de

caisse, ticket de transport, factures, prospectus, bons de paiements, notre quotidien lot de mots, soudain magnifiés, soudain magnifiques, banalités devenues arts: performance poétique de Anne James Chaton.

